

Keith, W.J. et B.-Z. Shek. 1980. *The Arts in Canada, the Last Fifty Years*. Toronto, University of Toronto Press, 157 p.

Jean-Cléo Godin

Volume 7, numéro 1, automne 1981

Adrien Thério

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200311ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200311ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, J.-C. (1981). Compte rendu de [Keith, W.J. et B.-Z. Shek. 1980. *The Arts in Canada, the Last Fifty Years*. Toronto, University of Toronto Press, 157 p.] *Voix et Images*, 7(1), 179–181. <https://doi.org/10.7202/200311ar>

The Arts in Canada, the Last Fifty Years

de W.J. Keith et B.-Z. Shek (éd.)

Toronto, University of Toronto Press

1980, 157 p.

par Jean-Cléo Godin

«*In an immature society culture is an import; for a mature one it is a manufacture which eventually becomes an export*» (p. 4). Cette formule de Northrop Frye résume un itinéraire qu'a voulu décrire le *University of Toronto Quarterly* à l'occasion de son propre cinquantenaire. Littérature, théâtre, musique et peinture constituent, ici, les témoins privilégiés d'une vie intellectuelle et culturelle dont Guy Rocher, pour le Québec et Northrop Frye, pour l'ensemble du Canada, se chargent de dégager les grandes caractéristiques. Rocher conclut «à un retour des positions conservatrices plus rassurantes» (p. 25), après une évolution apparemment rapide des mentalités modifiant le Québec «où rien ne devait changer»: mais il suggère, avec raison peut-être, que les changements ont été moins grands qu'on l'a prétendu à partir de 1960. De son côté, Frye a beau constater le développement d'une littérature nationale au Canada (et il s'en réjouit), il n'en conserve pas moins l'élévation de vues du grand critique pour qui «*what affects the writer's imagination... is an environment rather than a nation*» (p. 5). D'où l'importance du régionalisme, qu'il ne faut pas mépriser: «*regionalism and literary maturity seem to grow together*» (p. 5). D'une certaine manière, le cas du Québec constitue la meilleure illustration de cette vérité: sa spécificité culturelle ayant été revendiquée depuis toujours, il a pu prendre en littérature, sur le Canada, une avance qui a stimulé les écrivains anglophones.

Dans cet ensemble de textes, l'unanimité semble se faire sur une seule chose: l'importance décisive du Conseil des Arts, créé en 1957, sur le développement des arts. Dans tous les domaines et dans les deux langues, les conditions de production et de diffusion sont radicalement modifiées à compter de ce moment. L'artiste, après tout, doit d'abord gagner sa vie. Hugh MacLennan le montre bien, en évoquant la longue lutte des romanciers anglophones pour obtenir des droits d'auteur décents, dans un marché dominé entièrement par l'édition américaine: «*economics is basic to the very survival of the novel, not only in Canada but in all of North America*» (p. 42). Il faut, dit de son côté

Jacques Allard «reconnaître la «fiction» économique» (p. 115) et si, en cinquante ans, les arts ont connu un développement spectaculaire, leur vie demeure précaire et soumise, comme le pain et le beurre, aux fluctuations du marché.

Cette histoire est aussi — on le savait et ces textes le confirment — celle de nos «deux solitudes». Cela se voit aux titres, «Québec» et «québécois» s'affichant d'entrée de jeu chez Guy Rocher, Gérard Bessette et Jacques Allard, comme pour se démarquer clairement du rouge de la couverture et du contexte «confédéral» où ils sont réunis: visiblement, on ne parle pas la même langue, ni du même pays. Le centre est à Montréal pour les uns, et leur métropole culturelle est en France; pour les autres, tout part de Toronto (y revient parfois), pour se former à Londres ou Vienne et, souvent, tenter de faire carrière à New York. Selon les domaines, les relations varient entre les cultures. Ainsi en peinture, le Groupe des Sept est anglais et le Refus global français: deux mondes, qui semblent ne se rencontrer qu'à l'étranger, autour d'une influence commune. Au théâtre, en musique, il est évident que les dernières décennies ont vu des rapprochements fertiles. En littérature aussi, mais d'une étrange manière. Il y a bien longtemps que les *autres* (à commencer par les auteurs des premières chroniques de l'*University of Toronto Quarterly*, dès 1937), ont cherché à nous connaître, et ils ont très tôt reconnu l'importance des Grandbois, Hébert et tous les autres; pendant ce temps, nous n'avons rien fait pour rendre la politesse et ce mouvement s'est amorcé très récemment.

The Arts in Canada forme donc un ensemble bi-culturel où souvenirs personnels et exposés factuels alternent dans les deux langues. Les romanciers Hugh MacLennan et Gérard Bessette parlent beaucoup d'eux-mêmes, et c'est agaçant. Le texte de Michèle Lalonde est une sorte de défense de la langue québécoise: un beau texte, dont on voit mal la place ici. Gélinas est aussi personnel, mais il a au moins le mérite de couvrir presque tout le demi-siècle. Les textes de Gustafson sur la poésie, de Davies sur le théâtre et de Woodcock sur la «*non-fiction prose*» sont de bons exemples d'un genre que l'intellectuel anglophone pratique avec plus de bonheur que le francophone: le compte rendu historique, objectif mais bien inscrit dans une perspective personnelle. Godfrey Ridout inscrit même dans son titre, avec humour, cette présence du MOI que Montaigne disait haïssable: «Fifty years of Music in Canada? Good Lord, I was there for all of them!» Pour l'esprit de synthèse, la palme revient à Northrop Frye et à Guy Rocher dont les textes ouvrent ce numéro comme il se devait: comme un bilan tourné vers l'avenir et, donc, chargé d'interrogations. C'est un peu ce qui frappe aussi dans le chapitre que consacre Jacques Allard aux «Lettres québécoises depuis 1930» Son chapitre est sans doute le plus «universitaire» de tous, découpant la matière en tranches bien ordonnées et cherchant à couvrir tout le domaine de l'institution littéraire, mais sans exclure cette part du témoignage personnel (à partir de 1960) qui rend sa synthèse non pas plus «risquée» comme il semble le craindre, mais plus vivante et pertinente.

De toute évidence, ce texte sera aussi, pour le chercheur québécois, le plus utile. Mais en le spécifiant, j'ai conscience de traduire la réaction d'un lecteur québécois, qui trouvera profit à connaître les réalisations du Canada anglais, mais ne s'intéresse vraiment qu'à sa littérature : on reconnaît l'autre solitude, mais chacun reste dans la sienne !